HAL
open science

François Coppée et la poétique de l'horizon : de la promenade en banlieue au voyage imaginaire

Yann Mortelette

To cite this version:

Yann Mortelette. François Coppée et la poétique de l'horizon : de la promenade en banlieue au voyage imaginaire. Studi francesi, 2001, Fasc. III (135), pp.69-80. hal-04010328

HAL Id: hal-04010328

https://hal.univ-brest.fr/hal-04010328

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François Coppée et la poétique de l'horizon : de la promenade en banlieue au voyage imaginaire

Un voyage au pays bleu,
Je vous en supplie !
Un peu de mystère ! Un peu
De mélancolie[1]!

En dépit de sa réputation de poète parisien, François Coppée évoque plus souvent dans son œuvre la banlieue que Paris ; il y place même son idéal de vie. La banlieue s'étend à l'époque du mur d'octroi des Fermiers généraux, bâti en 1784, aux Fortifications, décidées par Thiers et construites à partir de 1841. Elle fascine Coppée parce qu'elle s'ouvre à l'horizon vers la campagne. Il aime surtout se promener au bout du faubourg, le long du rempart, au coucher du soleil :

Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux, j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher[2].

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants,
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne[3].

C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,
À cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne[4].

J'adore la banlieue avec ses champs en friche
[…]
Et puis, pour regagner les maisons déjà loin,
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,
Je prends un chemin noir semé d'écailles d'huîtres[5].

Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues[6].

L'habitude de la promenade en banlieue à la tombée de la nuit remonte à son enfance :

Tenez, lecteur ! – souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.
[…]

---

[1] François Coppée, « Sérénade au milieu d'une fête », *Les Paroles sincères* (1891), dans *Poésies complètes*, Paris, Lemerre, t. II, 1923, p. 152. Toutes les références aux poèmes de Coppée renvoient à cette édition (t. I et II, 1923 ; t. III, 1925).
[2] *Intimités* (1868), X, t. I, p. 32.
[3] « Adagio », *Le Reliquaire* (1866), t. I, p. 5.
[4] « En faction », *Écrit pendant le siège* (1870), t. I, p. 323.
[5] *Promenades et intérieurs* (1875), IV, t. III, p. 2.
[6] *Olivier* (1876), II, t. III, p. 134.

Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été, faire une promenade[7].

La promenade aux confins de Paris représente pour Coppée un retour vers le passé heureux de son enfance. L'infini des horizons compense le sentiment de finitude temporelle suggéré par le crépuscule. Dans un poème adressé aux canotiers de Chatou, le coucher du soleil donne au poète l'envie de partir pour conjurer la fuite du temps :

Pourtant je vois encor le couchant, sous une arche,
Refléter ses rubis dans les flots miroitants.

Amis, embarquez-moi sur vos bateaux à voiles,
Par un beau soir, à l'heure où naissent les étoiles,
Afin que je revive un peu de mes vingt ans[8].

Cet attrait pour la banlieue le conduit à rêver de s'y établir :

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé[9].

Comme l'appel des lointains stimule l'imagination, la banlieue favorise l'inspiration poétique :

Moi, par les beaux soirs constellés,
Je cherche des rimes sur les
Bords de la Bièvre ;

Je cultive, au faubourg lointain,
Comme Candide, mon jardin[10].

Le poète réalise son rêve en achetant en 1891 la Fraizière, petite propriété située à Mandres-les-Roses, dans la vallée de l'Yerres, et agrémentée d'un parc offrant une vue étendue sur le plateau de la Brie. Des problèmes de santé le contraignent cependant à vendre en 1897 cette résidence secondaire trop éloignée des hôpitaux parisiens.

Le caractère autobiographique de cette quête et de cette élection d'un horizon privilégié montre qu'il s'agit d'une forme de la quête de soi. Le paysage reflète l'intimité de la conscience. La contemplation de l'horizon suburbain permet à Coppée d'échapper au *spleen* :

– Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne, tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père ;
Et du cher souvenir toujours le charme opère.
[…]
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire[11]!…

---

[7] *Ibid.*, V, t. III, p. 141.
[8] « À mes jeunes camarades, aux équipiers du Club nautique de Chatou », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 319.
[9] *Promenades et intérieurs* (1875), VIII, t. III, p. 4.
[10] « Préface pour le premier volume de *La Vie parisienne* d'Émile Blavet », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 225.
[11] *Olivier* (1876), V, t. III, p. 142.

Longuement poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été,
Au grand air rafraîchir mes tempes[12].

L'infini de l'horizon soulage la conscience en proie au *spleen* ; une dialectique de l'ouvert et du fermé, de la liberté et de l'emprisonnement transforme Paris en prison entourée de remparts et la banlieue en refuge de la liberté. Cette métaphore fréquente est soulignée par le jeu des rimes et des phonèmes. À l'antithèse *horizon-prison* répond à la rime l'association *banlieue-bleue*, où l'adjectif valorise le nom ; une chaîne allitérative et consonantique relie les mots *Paris*, *prison*, *captif* et *triste* :

Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège ;
Triste captif, ayant Paris pour sa prison,
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon ;
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses[13].

Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue[14].

La comparaison du poète à un exilé et le thème de la fenêtre, ouverture qui fait renaître l'espoir de liberté, complètent l'image du prisonnier. Dans « Le Roman de Jeanne », Coppée prête à son héroïne sa propre angoisse de l'enfermement au point d'employer les mêmes expressions que dans le poème précédent :

Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile[15].

L'évocation du crépuscule est semblable dans les deux poèmes :

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
[…] Je commence
À distinguer des bruits dans ce murmure immense[16].

Vers l'Est, sombre déjà, se profilait encor,
Sur un vaste horizon aux blancheurs opalines,
L'amphithéâtre bleu des lointaines collines.
Un bruit montait, semblant la poussière des voix[17].

---

[12] « Vers le passé », *Le Reliquaire* (1866), t. I, p. 2.
[13] « En faction », *Écrit pendant le siège* (1870), t. I, p. 323.
[14] *Intimités* (1868), X, t. I, p. 31-32.
[15] « Le Roman de Jeanne », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 164.
[16] *Intimités* (1868), X, t. I, p. 32.
[17] « Le Roman de Jeanne », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 167-168.

Puisqu'*ici* est une prison et *là-bas* une évasion, un mouvement de fuite vers l'ailleurs apparaît. Dans « L'Épave », un jeune orphelin rêve de devenir marin comme son père qui s'est noyé ; sa mère cherche à l'en dissuader en l'obligeant à rester à terre :

> C'est la course au lointain horizon, c'est le large
> Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
> C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer
> Dont le parfum le grise et le rythme l'attire…
> Et voilà de longs mois que dure ce martyre[18]!

Lors d'une tempête, la découverte d'une épave portant le nom du bateau de son père, *En avant*, le décide à s'embarquer pour sauver des naufragés : ce qui lui semble une injonction posthume de son père l'autorise à enfreindre l'interdiction maternelle et à répondre enfin à l'appel du large.

Thème fréquent chez Coppée, la promenade compense le voyage désiré, mais jamais réalisé. L'imagination supplée aux insuffisances de la promenade pour recréer l'impression d'un voyage réel. « Quand l'ombre succède à la mort du soleil », c'est-à-dire au moment où la lumière indécise favorise le travail de l'imagination, le promeneur aime s'« éloigner encor plus par quelque agreste rue / Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue[19]». Le poète voyage en s'attachant à des détails. Les bateaux que les enfants font voguer sur le bassin du Luxembourg le transportent sur l'océan et le font rêver de courses lointaines[20]; l'odeur de bois des « joujoux d'Allemagne » lui rappelle les sapins de la Forêt noire, alors que le voyage lui est refusé[21]. Le Musée de la Marine lui offre l'illusion d'un voyage en mer loin de Paris :

> Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles
> […]
> Et forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
> C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours[22].

Ce processus imaginatif s'apparente aux compositions de lieux de Des Esseintes dans le second chapitre d'*À rebours* ; mais Coppée l'applique à une plus vaste échelle. Dans un article de *La Patrie*, il explique comment l'imagination du promeneur peut facilement transformer Paris en port de mer[23]. Le voyage rêvé remplace ainsi le voyage réel. Le spectacle d'une Granvillaise guettant à l'horizon le retour des marins suffit à l'imagination du poète « las de Paris » :

> Je préfère le rêve heureux que je te dois,
> Car il m'a transporté, pendant une minute,
> En pleine mer, là-bas, sur la barque qui lutte[24].

Le voyage réel semble même cher, inutile et peu original :

> On court bien loin, bien loin, chercher des paysages
> Avec des pins brisés sur des torrents sauvages
> Et des paquets de mer tordus sur des récifs,
> Mais le Parisien, dédaigneux des poncifs,
> Pour voir des coins charmants et des tableaux intimes,

---

[18] « L'Épave », t. I, p. 140-141.
[19] *Intimités* (1868), X, t. I, p. 32.
[20] « Au jardin du Luxembourg », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 248-251.
[21] « Joujoux d'Allemagne », *Les Humbles* (1872), t. I, p. 314-315.
[22] « Le Musée de Marine », *ibid.*, t. I, p. 313-314.
[23] « Paris port de mer », *La Patrie*, 23 juillet 1883, p. 2. Article recueilli dans *Souvenirs d'un Parisien*, Paris, Lemerre, 1910, p. 242-252.
[24] « Sur la plage », *Jeunes Filles* (1876), t. III, p. 218.

Se contente d'aller, pour ses quinze centimes,
À bord d'un bateau-mouche alerte et matinal,
Du viaduc d'Auteuil au Pont National[25].

La préférence pour le voyage imaginaire suggéré par quelques détails pittoresques est également le signe d'un désabusement sur les vertus du voyage réel : l'aventure est toujours décevante parce que la réalité enlève au songe l'essentiel de son charme. Comme Baudelaire dans le poème en prose « Le Port », Coppée renonce au départ, la séduction des ailleurs ne s'exerçant plus suffisamment sur lui :

Temps fabuleux ! Pourquoi voyager maintenant ?
On peut errer dans l'un ou l'autre continent
Et s'embarquer vingt fois sur la mer bleue ou grise ;
On ne rencontrera nulle part de surprise.
Tout est cent fois décrit, tout est archi-connu,
Et partout nous attend l'ennuyeux déjà vu.
[…]
Quand la cloche du bord sonne l'appareillage,
Il [le touriste] se souvient, navré, qu'à son dernier voyage,
Il songeait au retour, même avant qu'il partît.

Depuis qu'on le connaît, le Monde est si petit[26]!

Le mouvement vers l'ailleurs se limite à la promenade, qui ouvre des perspectives à la rêverie sans apporter la désillusion du voyage.

L'horizon est évasion, tant que les paysages qu'il cache restent invisibles : leur indétermination les transforme en utopies du désir. Chaque paysage est suggestif : incomplet, il demande à être complété, non par le déplacement et la connaissance positive, qui risquent de décevoir le chasseur d'horizon, mais par l'imagination. C'est pourquoi le poète place l'objet de ses désirs dans le lointain, de même que la réalisation de cet objet appartient à l'avenir. Ainsi le fantasme de l'amour pur et régénérateur voit-il toujours sa réalisation mise à distance, comme si Coppée craignait que la proximité ne fît apparaître l'inadéquation entre l'objet et son désir. Son personnage Olivier, qui, de son propre aveu, lui ressemble[27], préfère fuir celle qu'il aime, plutôt que de l'épouser. Lui aussi prisonnier de Paris, il s'en échappe pour découvrir l'amour qui lui semble se dessiner à l'horizon :

Une fille chantait sur la route, au lointain ;
[…]
Et je sens naître en moi l'espoir confus et vague
D'on ne sait quel bonheur qui vient et que j'attends.
[…]
Il me semble que c'est au bonheur que je cours
Et vers un horizon tout rose de promesse[28].

De même, pour le musicien de « Simple Ambition », amoureux de la fille de son maître, « la fenêtre / S'ouvre sur le ciel nuptial[29]». Lorsque le poète exprime l'amour qu'une femme ressent pour lui, il choisit le moment où il est loin d'elle pour mieux l'idéaliser :

« Le meilleur du voyage est encor le retour. »
[…]

[25] « Le Bateau-Mouche », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 199.
[26] « Voyageurs » [1897], *De pièces et de morceaux* (1907), t. II, p. 348.
[27] *Olivier* (1876), V, t. III, p. 143.
[28] *Ibid.*, VIII, t. III, p. 150-151, 155.
[29] « Simple Ambition », *Les Humbles* (1872), t. I, p. 310.

Car là-bas, bien plus loin que les collines bleues,
Tout là-bas, dans le Nord, à plus de deux cents lieues,
Je savais que j'allais retrouver ton amour[30].

S'il en vient à douter de l'amour, c'est quand « la nuit tombe et [que] la mer descend », car l'obscurité clôt l'horizon comme une prison. Dès que « le jour grandit et [que] la mer monte », il reprend confiance en s'identifiant aux pêcheurs partant pour le large :

Plus d'un bateau plein de filets
S'en va, le long du quai qu'il frôle,
Vers les horizons violets[31].

Le nationalisme de Coppée l'incite à porter son espoir de revanche sur la « ligne bleue des Vosges ». « L'Aube tricolore » est l'un des très rares poèmes consacrés à ce moment de la journée : le poète privilégie habituellement le crépuscule. Dans les deux cas, l'azur du ciel, la blancheur des brumes et l'horizon vermeil peuvent évoquer le drapeau français. S'il choisit l'aube, c'est que « l'Alsace attend, là-bas où monte le soleil[32]». L'aube associe de plus l'horizon à l'avenir, alors que le crépuscule l'aurait associé au déclin : la revanche appartient au futur. La temporalisation de l'horizon va de pair avec sa politisation, exprimée à travers le thème de la frontière :

Partirons-nous pour la frontière,
Sentant, dans nos drapeaux joyeux,
Souffler un vent victorieux,
Comme toi, Jeanne, en ta bannière[33]?

Lorsque les espoirs nationalistes de Coppée sont contrariés par l'emprisonnement de Déroulède après l'échec du coup d'État de 1899, l'horizon lui paraît bloqué et la rime *horizon-prison* s'impose à lui :

Quand semble morte l'espérance
Et quand est si noir l'horizon,
O martyr, les femmes de France
Viennent pavoiser ta prison[34].

Le drapeau que les femmes de la Charente ont offert à Déroulède par l'intermédiaire de Coppée devient dans la suite du poème un emblème de liberté : ses couleurs vives doivent percer les tristes murs de la prison, tant l'espoir de revanche est lié à l'image d'un horizon dégagé.

Comme la ligne d'horizon ouvre le paysage à la jonction de la terre et du ciel, du visible et de l'invisible, elle permet au poète, converti au catholicisme en 1897, de traduire l'idée de l'au-delà. Le thème du clocher est à cet égard important. La silhouette de l'édifice, qui se détache sur l'étendue vacante du ciel, en fait un symbole privilégié du lien avec la divinité :

Pleins de corbeaux et d'angélus,
Les clochers dont le doigt de pierre
Montrait sa route à la prière,
N'avaient que cent mètres au plus[35].

---

[30] « Billet », *Contes en vers et poésies diverses* (1881), t. I, p. 242-243.
[31] « Flux et reflux », *Arrière-Saison* (1887), t. II, p. 252-253.
[32] « L'Aube tricolore », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 269.
[33] « À Jeanne d'Arc », *Dans la prière et dans la lutte* (1901), t. II, p. 292.
[34] « Pour un bon Français (II) », *ibid.*, t. II, p. 294.
[35] « La Tour géante », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 268.

Le clocher montrait aux fidèles
Un ciel plein de rêve et d'espoir[36].

Il me montrait le ciel, la mystique patrie[37].

Le thème de la Croix est traité de façon plus dramatique ; lié aux souffrances du Christ, il rappelle à Coppée sa conversion tardive au terme d'une maladie qui faillit l'emporter :

L'atteindrons-nous avant la nuit, avant la mort,
La Croix, la sainte Croix, debout sur la colline ?
Mais, allongeant devant le soleil qui décline,
L'ombre de cette Croix lointaine, tout là-bas,
Vient à notre rencontre en nous tendant les bras[38].

Signe de la mort qui approche, la tombée de la nuit menace de faire disparaître la Croix qui se profile à l'horizon. Avant cette suppression de l'horizon – et d'un espoir de salut, l'ombre portée de la Croix la rend d'autant plus proche qu'il devient urgent de l'atteindre : Coppée souligne ainsi la proximité de l'idéal chrétien, offert en priorité aux humbles, alors que ses anciennes aspirations restaient confinées dans un lointain inaccessible. La vertu d'humilité, déjà importante pour lui avant sa conversion, transforme sa conception de l'horizon.

Coppée place le plus souvent ses rêves amoureux, patriotiques ou religieux au-delà de l'horizon, dans l'arrière-pays idéalisé qu'il dissimule. L'envie de rejoindre cette région fabuleuse s'exprime à travers des thèmes annexes, comme celui des gares, lieux ouverts sur le monde à l'intérieur même de la ville. Le poète décrit volontiers, comme dans le vingt-septième dizain des *Promenades et intérieurs*, la joie du petit peuple parisien, remplissant les gares le dimanche pour aller passer la journée en banlieue. Désabusé, il envie cette gaieté saine et insouciante que le soleil couchant n'attriste pas : la tombée de la nuit est pour lui le rappel de la fuite du temps, l'heure du retour dans sa prison parisienne. Mais il ne rêve pas non plus d'un départ définitif. Les émigrants qui attendent dans une gare « en haut d'un faubourg de Paris » lui paraissent plus des exilés que des aventuriers :

Ces paysans, honteux de passer vagabonds
Et que soutient à peine un espoir chimérique,
Ce sont des émigrants qui vont en Amérique[39].

La rime *chimérique-Amérique* marque la vanité du voyage ; un sentiment de nostalgie naît chez les émigrants :

Oh ! qu'il doit se livrer un lugubre combat
Dans leurs âmes déjà se sentant orphelines,
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines
Où naguère pour eux le monde finissait[40].

Atteindre l'horizon du pays natal, c'est perdre celui-ci ; or le nouvel horizon délimitera-t-il un pays qui puisse le remplacer ? Ce départ irrémédiable et sans illusion transforme la gare en prison :

Dans la salle aux longs bancs, sombre comme une geôle
[…]

---

[36] « Le Charpentier », *De pièces et de morceaux* (1907), t. II, p. 308.
[37] « Dans une église de village », *Dans la prière et dans la lutte* (1901), t. II, p. 280.
[38] « L'Ombre de la Croix », *ibid.*, t. II, p. 292.
[39] « Émigrants », *Les Humbles* (1872), t. I, p. 302.
[40] *Ibid.*, t. I, p. 304.

Chacun songe au pays dans cette nuit d'hiver[41].

Peu enclin au voyage, mais ne pouvant s'empêcher de rêver aux ailleurs, Coppée se contente d'épouser un instant le sort des destinées anonymes qu'il croise dans les gares. Pour rejoindre l'horizon, il refuse la tentation du voyage réel et préfère le voyage imaginaire. C'est pourquoi les oiseaux migrateurs et les nuages lui semblent paradoxalement plus appropriés pour quitter Paris que les trains.

Ces deux thèmes répondent à l'envie de départ et d'arrachement à la pesanteur provoquée par la contemplation de l'horizon. Dans « La Ruine », la métaphore du vol permet le retour à un passé révolu :

Les poètes, épris des flots et de la foudre,
S'envolent, par le rêve, aux siècles fabuleux[42].

« Vers le passé » associe la migration dans l'espace à la migration dans le temps :

Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids, toujours, vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes[43].

Lorsque le poète ressent l'impossibilité d'échapper à sa situation présente, le départ des oiseaux migrateurs renforce son désespoir :

Dans tes vieux murs, ô Paris,
Nous tiendrons, forts et fidèles.
– Qu'il fait mal, dans ce ciel gris,
Le départ des hirondelles[44]!

Dans *L'Exilée* et dans *Les Mois*, le thème de l'hirondelle se combine à ceux de l'exil et de l'emprisonnement pour évoquer la séparation amoureuse :

Quand vous me montrez l'hirondelle
Qui part jusqu'au prochain avril,
Pourquoi mon âme se meurt-elle ?
Quand vous me montrez l'hirondelle,
C'est que je pense à mon exil[45].

Captif de l'hiver dans ma chambre
Et las de tant d'espoirs menteurs,
Je vois, dans un ciel de novembre,
Partir les derniers migrateurs.
[…]
Mon âme est comme une fauvette
Triste sous un ciel pluvieux ;
[…]
Je ne puis prendre ma volée
Et n'ai pas le droit de partir[46].

---

[41] *Ibid.*, t. I, p. 305-306.
[42] « La Ruine », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 235.
[43] « Vers le passé », *Le Reliquaire* (1866), t. I, p. 4.
[44] « En faction », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 249.
[45] « Romance », *L'Exilée* (1876), t. III, p. 193.
[46] « Novembre », *Les Mois* (1876), t. III, p. 212.

En janvier 1876, lors d'une série de conférences à Genève, Coppée s'éprend d'une jeune Scandinave, mais doit bientôt la laisser retourner dans son pays. Après la tristesse de la séparation, la perspective de retrouvailles enthousiasme le poète :

> Venez, venez vite, hirondelles,
> Repeupler l'azur calme et doux,
> Car mon désir qui va vers vous
> S'accuse de n'avoir point d'ailes[47].

Le retour des hirondelles exalte l'amour heureux grâce à la rime *hirondelles-fidèles* :

> Je bois aux toits moussus où, comme nous fidèles,
> Reviennent, chaque été, les bonnes hirondelles[48].

> Heureux, tendre, oubliant déjà son mal guéri
> Qui lui fut un miroir des amitiés fidèles,
> Il songe au tout prochain retour des hirondelles[49].

Comme les oiseaux, les nuages entraînent à merveille l'imagination prisonnière vers les contrées fabuleuses ; leur mouvement silencieux et lent donne l'impression qu'ils glissent dans l'azur en pouvant tout emporter:

> Les nuages, avec lesquels nous voyageons,
> Lui parlent d'horizon, d'air pur, de libres courses[50].

Le convalescent de l'amour qui rêve avec les nuages dans le dernier poème des *Intimités* ressemble au jeune page prisonnier de l'amour, qui, dans le premier, regardait parfois par les vitraux fermés

> La route qui s'en va, le nuage qui passe,
> La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
> La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon[51].

Lorsque la nuit ferme la porte de la prison céleste, seules les étoiles jettent encore la lueur d'espoir d'un ailleurs. Leur éloignement en fait des mondes mystérieux réservés à l'imagination, comme le suggère la rime *étoiles-voiles* :

> Et, devant le grand ciel nocturne où tous ces mondes
> Étaient fixés, pareils aux clous d'argent d'un dais,
> J'étais triste jusqu'à la mort, et demandais
> Au Sphinx silencieux, à l'Isis sous ses voiles,
> S'il en était ainsi dans toutes les étoiles[52].

> Il est couvert d'impénétrables voiles,
> Le grand mystère entrevu, chaque soir,
> Dans l'effrayant abîme plein d'étoiles[53].

La raison est prise de vertige devant le mystère de la voûte étoilée, mais la conscience intime y trouve un refuge idéal. Dans « Vie antérieure », le poète renoue avec la tradition antique de

---

[47] « Avril », *ibid.*, t. III, p. 206.
[48] « Toast champêtre », *Arrière-Saison* (1887), t. II, p. 255. La même rime apparaît dans « Confiance », p. 258.
[49] *Intimités* (1868), XVI, t. I, p. 40.
[50] *Ibid.*, t. I, p. 40.
[51] *Ibid.*, I, t. I, p. 25.
[52] « Une mauvaise soirée », *Les Paroles sincères* (1891), t. II, p. 90.
[53] « *Ultima verba* », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 322.

la transmigration des âmes vers les étoiles et recherche celle où il a vécu avec la femme qu'il aime, avant leur exil sur terre :

> Et depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
> Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
> Voulant y découvrir notre pays natal,
> Et dès que la nuit monte au ciel oriental,
> Je cherche du regard dans la voûte lactée
> L'étoile qui par nous fut jadis habitée[54].

Ne dérogeant pas au théorème de Bachelard selon lequel « *tout ce qui brille voit*[55]», Coppée personnifie les étoiles en leur prêtant un regard amical :

> Les astres, avec mystère,
> Ont l'air de cligner des yeux[56].
>
> O nuit, quelle splendeur ! Les constellations
> Ont de tendres regards d'amour dans leurs rayons.
> Chaque étoile, ce soir, palpite tout émue,
> Comme un cœur qu'une intime allégresse remue[57].

Les étoiles substituent un infini de communion à l'infini de grandeur de l'horizon diurne ; elles témoignent de la projection des sentiments du poète sur le monde extérieur.

La rêverie des horizons s'inscrit dans une dialectique du dedans et du dehors, très nette dans *Promenades et intérieurs* : lorsque l'envie d'évasion ne prend pas la forme d'une promenade dans un coin de banlieue affectionné par le poète, elle s'exprime à travers une succession d'intérieurs rêvés. « Logé partout, mais enfermé nulle part, telle est la devise du rêveur de demeures », explique Bachelard ; « il faut toujours laisser ouverte une rêverie de l'ailleurs[58]». Observant le principe de l'impersonnalité parnassienne, Coppée ne se borne pas à décrire l'intérieur qui lui est familier, mais en visite plusieurs rapidement, grâce au cadre restreint du dizain. « Je n'ai qu'à un très faible degré les instincts du propriétaire. En présence du monde extérieur, j'estime toujours que voir, c'est avoir », écrit-il dans ses « Adieux à une maison[59]». Le voyage en train, en omnibus ou en bateau-mouche lui permet de voir défiler des maisons qu'il peut d'autant plus facilement aménager par l'imagination qu'il n'a pas le loisir de s'arrêter :

> – Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
> Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,
> Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
> Avec la jouissance exquise du projet[60].

Lorsque la tentation de s'arrêter se présente à l'esprit du poète, il la repousse aussitôt pour ne conserver que l'intimité idéale forgée par sa rêverie :

> Et ce serait facile à faire, tout cela !
> Peut-être eût-il suffi de quitter le train là ?
>
> – Mais non. En concevant cette bourgeoise idylle,

---

[54] « Vie antérieure », *L'Exilée* (1876), t. III, p. 191.
[55] Bachelard, *Poétique de l'espace* [1957], Paris, PUF, coll. Quadrige, 1992, p. 48.
[56] « L'Aumône de Noël », *Les Paroles sincères* (1891), t. II, p. 153.
[57] « L'Étable », *Dans la prière et dans la lutte* (1901), t. II, p. 276.
[58] Bachelard, *op. cit.*, p. 69.
[59] « Adieux à une maison », *La Bonne Souffrance*, Paris, Lemerre, 1898, p. 79.
[60] « Petits Bourgeois », *Les Humbles* (1872), t. I, p. 291.

J'en ai pris le meilleur ; le reste est inutile.
Aurais-je dû descendre à cette station ?
Non. Le désir vaut mieux que la possession,
Et je suis aujourd'hui bien fou, quand je regrette
Ce rêve qui s'éteint avec ma cigarette[61].

En refusant de se fixer, il se condamne cependant à l'errance et à l'exil, ce qui explique sa nostalgie paradoxale lorsqu'il s'évade de Paris qui l'emprisonne :

Lassé parfois, je fuis la ville comme un bagne,
Et son ciel fin, miré dans la Seine aux flots verts.
Mais c'est là que mes yeux d'enfants se sont ouverts,
Et le mal du pays me prend, à la campagne[62].

Fuyant Paris pour la banlieue, mais regrettant Paris dès qu'il s'en éloigne, il est obligé de passer sans cesse de l'un à l'autre, d'autant qu'il ne croit pas aux bienfaits des véritables voyages. À cause de cette instabilité fondamentale, il envisage l'intimité idéale grâce à des métaphores comme celle du nid. À propos du mariage d'Annette Baudrit, la fille de son cousin, il évoque le « doux instinct des oiseaux qui construisent leurs nids[63]». Cet instinct de protection poussant à fabriquer un nid ou à fonder un foyer ne dissimule pas leur précarité :

Notre amour fragile, et qui pourtant dure,
Est fait de débris comme un nid d'oiseau[64].

Certains nids sont vides ou détruits :

Sous mon toit, quand soufflait la brise du printemps,
Les oiseaux migrateurs sont revenus, vingt ans ;
Mais, cet été, le nid n'a plus ses hirondelles[65].

L'oiseau reste muet, puisqu'il n'a plus de nid[66].

Pourtant, dès que le poète croit à nouveau au bonheur, les nids se remplissent : « Ma mignonne, les nids vibrent de joyeux chants[67]. » L'image du nid exprime le désir d'intimité du poète ; or toute intimité a besoin de limites pour exister, mais Coppée souffre d'être confiné, ce qui le contraint à un perpétuel changement. La structure ambivalente de l'horizon apporte une solution à ce dilemme intérieur : en ouvrant le paysage, l'horizon dépasse la dialectique de la liberté et de l'emprisonnement et répond à la quête romantique de l'illimité ; mais il constitue aussi une frontière qui permet de s'approprier le paysage et de l'habiter par le regard. Cette limite féconde l'imagination, tant qu'on ne cherche pas à l'atteindre. C'est pourquoi la tentation de l'exotisme est si rare chez Coppée, sauf dans les *Récits épiques*, où la notion d'horizon est précisément absente. L'indétermination de l'espace situé au-delà de l'horizon est nécessaire à la rêverie idéalisante qui veut éviter le pouvoir démystifiant de la réalité ; comme le note Gautier avec malice, « l'horizon est toujours du plus charmant azur, quoique, lorsque l'on y est arrivé, les collines qui le composent ne soient ordinairement que des glaises décharnées et fendues, ou des ocres lavées par la pluie[68]». Le pays bleu de

[61] « Dans un train de banlieue », *Jeunes Filles* (1876), t. III, p. 227.
[62] « Nostalgie parisienne », *De pièces et de morceaux* (1907), t. II, p. 322.
[63] « À Mlle Annette Baudrit », *Sonnets intimes et poèmes inédits* (1911), t. III, p. 278.
[64] « Pour ne pas vieillir », *Les Paroles sincères* (1891), t. II, p. 91.
[65] « Pour toujours », *ibid.*, t. II, p. 93.
[66] « Fin d'été », *ibid.*, t. II, p. 101.
[67] « Dimanche de juin », *ibid.*, t. II, p. 108.
[68] Gautier, *Mlle de Maupin*, ch. XV, dans *Œuvres. Choix de romans et de contes*, éd. Paolo Tortonese, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995, p. 410.

l’horizon devient la terre d’élection du rêve : toujours inconnu et lointain, il offre au poète un peu de mystère, un peu de mélancolie.

Yann MORTELETTE